

Le Judaïsme, entre tradition et modernité

Par le Rabbin Haïm Fabrizio Cipriani

Transcription de la conférence du rabbin Haïm Fabrizio Cipriani tenue le 7 juin 2013 pour l'ouverture des Journées Européennes du Judaïsme Libéral Francophone.

Un chaleureux remerciement à Sophie Bismut pour l'aide substantielle dans le travail de transcription.

« Entre tradition et modernité » : ce titre met en avant un « entre deux ». Se situer entre deux pôles signifie parfois être combattu, voire déchiré, et ce déchirement se traduit parfois par la nécessité de choisir un des deux aspects, ce qui comporte le fait de négliger l'autre. Pour moi, l'idée importante, c'est celle d'une tension constante, un « entre deux ».

Depuis toujours, le judaïsme s'est confronté au problème suivant : comment concilier ce qui est perçu comme traditionnel et ce qui est perçu comme moderne ? Tous les mouvements du judaïsme, y compris l'orthodoxie, sont le fruit d'une tentative d'harmoniser tradition et modernité. Depuis deux siècles environ, c'est-à-dire à partir de l'âge des Lumières et de l'intégration des Juifs à la société européenne, le judaïsme en général se pose ce problème.

Le monde traditionnel du judaïsme a souvent été identifié à un univers de particularisme, où les Juifs étaient plus ou moins isolés du reste de la société, aussi bien physiquement qu'au niveau des idées. La modernité a mis l'accent sur une série d'aspects qui ont bouleversé le judaïsme traditionnel. Le judaïsme ancien était avant tout une pratique communautaire, basée sur l'autorité des rabbins, tandis que la pensée moderne met l'individu avec ses droits au centre de la réflexion, et l'autonomie de l'individu devient un élément fondateur de la réflexion moderne.

Le judaïsme a été depuis toujours traversé par des courants divers et variés et, entre autres, par un courant plus particulariste et un plus universaliste. Le premier est centré surtout sur le rôle et le destin d'Israël en tant que nation ayant un chemin indépendant du reste du monde. Le deuxième voit Israël comme ayant, à côté de son histoire particulière, un rôle décisif dans le chemin de l'humanité entière, qui passe par la nécessité d'une interaction constante entre Israël et le reste de l'humanité, et donc par un enrichissement mutuel. Or, la force révolutionnaire des idées modernes a souvent généré parmi les Juifs une volonté de s'éloigner de tout particularisme, souvent perçu comme tribal et dépassé.

Le problème est que les différents mouvements qui sont nés dans le judaïsme comme une forme de réaction à la modernité ont toujours eu beaucoup de difficultés à s'adapter, notamment car le monde change très rapidement, souvent trop rapidement par rapport au temps des institutions religieuses.

Revenons à la réforme du judaïsme, née dans l'Allemagne du XIXe siècle. Le judaïsme libéral des origines a eu tendance à se voir comme l'héritier véritable de la Tradition. Dans les textes des premiers réformateurs comme les rabbins allemands Holdheim ou Geiger, nous voyons très clairement cette tendance à se percevoir comme les nouveaux Hillel ou Yokhanan Ben Zakkay. Holdheim citait par exemple la Michna Roch HaChana qui raconte comment Ben Zakkay autorisa le fait de sonner du Chofar à Chabbat, du moins là où une cour rabbinique existait. Selon les premiers réformateurs du judaïsme, de la même façon que les maîtres de différentes générations avaient introduit des adaptations même radicales, les maîtres plus modernes pouvaient, et devaient, faire de même.

D'un certain point de vue, ils avaient raison. Le degré d'adaptation et de souplesse du judaïsme s'était considérablement affaibli depuis l'invention de l'imprimerie, qui avait garanti au premier code de loi juive imprimé, le Choulkhan Aroukh, une diffusion large et donc un poids énorme. C'est pourquoi leur attitude fut courageuse et justifiée. Ils puisaient leur inspiration dans les maîtres du Talmud, mais aussi dans d'autres formes de judaïsme, comme celle de la Renaissance italienne, où des figures comme Leone da Modena ou Azariah de' Rossi avaient su conjuguer la tradition juive avec un esprit humaniste d'ouverture et d'intégration culturelle, ce qui était coutumier en Italie notamment à cette époque. L'idée des premiers réformateurs était donc celle d'une tradition qui est en elle-même porteuse de modernité. Un vent traverse

le judaïsme à ce moment-là. C'est un vent de nouveauté et de modernité qui, de mon point de vue, comporte aussi des risques et des dangers.

Quand on voit le passage à la condition moderne avec ses tendances excessivement messianiques, c'est-à-dire quand on croit que tout va évoluer rapidement vers le mieux, le risque est d'aller trop rapidement, de se faire prendre par ce vent, de se faire transporter en perdant la maîtrise des choses. C'est l'image du progrès dans Walter Benjamin : l'ange de l'histoire est attiré par le progrès, il regarde l'histoire et ses ruines, mais ne peut plus revenir en arrière. Ou bien, au contraire, on a l'image dans la Torah de la tribu de Yéhouda qui, selon un Midrach, marchait à reculons en avançant pour ne pas perdre de vue le repère : l'arche d'Alliance et du Témoignage, qui était au centre de la formation des Hébreux dans le désert. Ils avançaient donc en regardant quelque part vers le passé.

Les idées ont changé, la société a progressé, les droits, notamment ceux des plus faibles, ont évolué et cela doit continuer. Cependant, les idées ne changent pas toujours profondément l'homme qui reste toujours lui-même. Celui-ci est esclave d'une nature que Dieu lui a imposée pour des raisons qui nous dépassent. L'homme peut gérer cette nature, mais il ne peut pas la modifier profondément. Les sociétés se transforment, mais la Torah nous met en garde contre des limites de ces transformations. La Torah nous met en garde contre notre volonté de possession et de domination. Ce sont des limites que nous avons du mal à extirper de l'homme, car elles font partie de l'homme tel qu'il a été conçu.

Une de ces limites, contre laquelle la Torah nous met en garde régulièrement, est la tendance à l'idolâtrie. L'idolâtrie évoque les divinités païennes et les sacrifices humains. Cela peut nous paraître loin de nous, mais ce n'est pas si loin. La littérature juive traditionnelle appelle l'idolâtrie avodah zarah, ce qui signifie littéralement « travail dispersé ». C'est une explosion des énergies qui empêche de se centrer et de se concentrer sur l'essentiel. Parfois, le progrès, la modernité peuvent devenir une forme d'avodah zarah, une fin en soi. Chaque fois que quelque chose qui devrait être un moyen devient une fin en soi, nous nous trouvons sur le seuil d'une avodah zarah, d'une dispersion de l'être humain. C'est pourquoi une vigilance constante s'impose, et la Loi juive est là, entre autres, pour nous soutenir constamment dans cette exigence de vigilance, d'où sa si grande importance.

Dans cette dispersion toujours latente, ce qui risque de nous manquer, c'est un centre, que nous appellerons Tzion. A la base, le mot Tzion signifie d'abord une marque ou un point de repère, bien avant de désigner la colline et ce lieu que nous connaissons bien. De ce mot dérive l'expression metsouyan. Dans la Haggadah de Pessah, on dit que les enfants d'Israël ont pu être libérés car ils étaient restés metsouyanim : ils avaient su garder des signes, des points de repère communs, ce qui les avait aidés à ne pas devenir mefouzarim, c'est-à-dire dispersés, otages de la avodah zarah, l'explosion.

Garder un centre est très difficile, notamment quand on avance, quand on fait un mouvement intérieur ou extérieur. Ça l'est moins quand on reste sur place. C'est pourquoi il me semble que dans la recherche d'un équilibre entre tradition et modernité, qui est propre à l'esprit d'un judaïsme moderniste (comme j'aime appeler toutes les formes du judaïsme qui se posent sérieusement le problème de la modernité), il est nécessaire de trouver ce qu'est le Tzion, notre Tzion, nos points de repère. Bien sûr, ces points de repère peuvent évoluer, comme cela a toujours été le cas. Mais certains, à mon avis, devraient rester au centre de notre expérience car ils ont toujours constitué pour notre peuple des points d'union et de ralliement.

L'adéquation à la modernité par contre ne devrait jamais se faire, de mon modeste point de vue, aux frais de notre riche patrimoine culturel et spirituel. Par exemple, un de ces points de repère est la pratique de l'hébreu qui est fondamentale. Il est très important que le judaïsme libéral mette l'accent sur la pratique et l'usage de l'hébreu, à tous les niveaux. Pour un peuple dispersé, il est important de savoir qu'un Juif qui se trouve à l'autre bout du monde peut retrouver les mêmes textes, la même prière, dite à peu près de la même façon, dans la même langue. Les livres de prières comportent désormais de très bonnes traductions, ce qui est extrêmement important ; cela devrait être suffisant pour aider à la compréhension ceux qui ne

connaissent pas l'hébreu. Quelques passages chantés en phonétiques peuvent aider ces gens à participer aux chants collectifs. Mais nous ne devrions pas oublier que, si l'on peut éventuellement ne pas parler l'hébreu, il reste néanmoins LA langue des Juifs.

Nos repères, qui sont essentiellement des repères traditionnels, sont ceux qui nous donnent la possibilité de rentrer dans la modernité si nous sommes capables de les garder. Les pratiques religieuses sont aussi des points de repère. Le judaïsme libéral a eu tendance à laisser certaines pratiques de côté, mais il a su aussi les réintégrer, non sans difficultés, car les responsables religieux et non religieux du judaïsme libéral se sont bien rendu compte qu'il fallait ces points de repère sans lesquels les Juifs ne se retrouvaient plus. Cette tendance doit se poursuivre.

Ce que je dis ne puise pas ses racines dans l'amour de la tradition comme fin en soi. La tradition comporte aussi des dangers et des faiblesses. La tradition a des limites, elle peut aussi parfois être négative quand elle devient répétition stérile de gestes dont la signification n'est pas bien comprise, ou parfois pervertie. La tradition peut donc aussi devenir un mal. Il ne peut y avoir de tradition pour la tradition. La tradition doit être amour de la tradition, c'est-à-dire la faculté de conserver celle-ci et de lui donner vie. Le plus souvent, même quand les choses apparaissent dépassées, elles ne le sont pas vraiment. Revitaliser ce qui existe déjà donne aux Juifs d'aujourd'hui et de demain la capacité de circuler dans un judaïsme qui n'est pas simplement une fuite en avant, un oubli de ce qui a été.

Il faut aller au-delà des mots. Il faut être profondément hébreu, ivri, c'est-à-dire celui qui traverse, qui est de l'autre côté comme le patriarche Avraham, celui qui sait poser les questions incommodes à lui-même, aux autres, à Dieu. Celui qui sait revoir sa Weltanschauung, là où d'autres s'obstinent à répéter des choses par habitude ou parfois par tradition.

De mon point de vue, tout cela ne peut se faire que par le choix d'être totalement, et librement, ouverts sur le nouveau sur certains aspects, et d'être entièrement enracinés dans une vision traditionnelle sur d'autres points, sans peur de passer pour des rétrogrades ou des réactionnaires. Cette attitude pourrait être regardée comme peu cohérente, car les êtres humains préfèrent souvent des attitudes coupées au couteau, noir ou blanc, moderne ou traditionnel. C'est à nous tous de savoir ouvrir les portes de la compréhension en ce sens, car un judaïsme qui ne serait que traditionnel perdrait rapidement sa force et son actualité, mais un judaïsme trop résolument tourné vers le nouveau, trop en ligne avec les évolutions, parfois instables, de la société moderne, risquerait de perdre son rôle de point de stabilité, de Tzion, son rôle de racine à laquelle les Juifs peuvent s'accrocher sans crainte.

Or, la modernité a été souvent accompagnée d'une méfiance pour tout ce qui est ancien et traditionnel, ou perçu en tant que tel, car daté et peu en ligne avec les idéaux du progrès. C'est pourquoi nous ne pouvons pas être modernes, car la pensée postmoderne a bien montré la nécessité d'une nouvelle considération de l'individu et de la communauté. Une pensée postmoderne, consciente des limites et des dérives d'une sorte d'idolâtrie du nouveau, devrait être en mesure d'arriver à intégrer bien des choses qui font partie du passé, en leur redonnant de la valeur et du poids.

Il est vrai que cette tradition n'aura plus le même rôle que dans le passé, où elle était la seule source d'autorité. Si d'un côté, elle devrait être lue avec un regard nouveau, en aucun cas elle ne devrait être mise de côté. Sachant que « l'entre deux » que j'ai évoqué au début de ma présentation reste là, et qu'il est probablement la clé de tout ce processus. Nous ne pouvons pas être dans la tradition, cela ne nous permettrait pas de bouger, de renouveler notre langage. Nous ne pouvons pas non plus nous envoler dans la modernité en tournant le dos à la tradition, qui reste quand-même, il ne faut pas l'oublier, le système qui a permis à notre peuple de conserver son identité et son rôle pendant des siècles et des millénaires, malgré les difficultés.

Nous devons savoir être profondément Ivrim, être au-delà. Nous devrions défendre un judaïsme libéral où 'libéral' est écrit en petit et 'judaïsme' en grand. Car avant tout, nous sommes juifs. Face à la difficulté de garder notre peuple uni dans l'explosion de la société moderne, il nous faut trouver un langage commun

qui nous permette de nous comprendre entre nous. Or il y a ici un problème. Nous avons souvent plus de facilité à dialoguer dans la modernité avec le monde non juif qu'à l'intérieur du monde juif. C'est une aberration. Une des conquêtes de la modernité, qu'il faut absolument conserver, est que nous reconnaissons dans d'autres cultures religieuses des points communs avec nous, qui nous donnent la possibilité d'avancer ensemble, tels « une seule épaule » (Tzéphania 3:9) avec nos frères d'autres religions. Nous marchons paradoxalement moins ensemble avec nos frères juifs. C'est un vrai problème. Que s'est-il passé ? Dans la modernité, l'individu, qui dans les sociétés anciennes était plutôt écrasé et n'avait pas d'épaisseur, est devenu le centre et la mesure de tout. La conscience individuelle, le sujet souverain dans une vision cartésienne sont devenus centraux. Mais quand on passe au-delà, quand on est ivri, le sujet ne peut plus être au centre de tout car il doit être connecté à une communauté, à un peuple, à un patrimoine collectif et partagé. Il doit trouver des points de repère qui soient communs.

L'histoire nous a bien montré à quel point tous les Juifs sont liés les uns aux autres, et à quel point il est important de trouver un chemin partagé qui n'éloigne pas excessivement les diverses formes du Judaïsme, car cela serait susceptible de créer des fossés entre les Juifs. Il ne s'agit pas de diminuer le pluralisme au sein de notre peuple, mais nous devons être prudents par rapport aux dangers de l'individualisme, à mon avis parfois excessif, qui est véhiculé par une certaine culture moderne. Quand on cherche un équilibre par rapport à ces forces dont j'ai parlé, il ne faudrait pas simplement choisir ce qu'on considère être juste dans l'absolu, ou selon nos critères, mais aussi se poser des questions sur le poids que certains choix pourraient avoir, à long terme, sur le collectif juif, le Kélal Israël, dont l'harmonie interne devrait rester une priorité de tout judaïsme authentiquement moderne.

Pour aller au-delà de la modernité, il faut que le judaïsme libéral trouve un langage dans lequel le partage est possible. Il faut parvenir à un langage commun à l'intérieur du judaïsme libéral, dans ses différentes formes, et avec d'autres formes du judaïsme, au moins celles qui sont compatibles avec la nôtre, c'est-à-dire avec les différentes expressions du judaïsme moderniste. Il faut poursuivre au maximum une intégration juive et retrouver le langage du peuple juif. Il ne s'agit pas là de nier l'importance d'un sain pluralisme juif, et humain, qui doit être sauvegardé et encouragé. Mais il s'agit bien de savoir être attentifs à ce que ce pluralisme ne se transforme en cacophonie. Pour utiliser un langage musical qui m'est cher, il faut que, en gardant la possibilité des dissonances, nous sachions conserver la possibilité de retrouver des points de repos, des cadences parfaites comme on dit en musique, car seule cette alternance entre dissonance et consonance engendre un équilibre positif et bénéfique.

Rabbin Haïm Cipriani

7 juin 2013 – 29 Sivan 5773